

LE PRETRE AVIATEUR

J'ai rencontré l'abbé aviateur. Je ne le reconnus pas tout d'abord. En quittant Saint Sulpice, aux premiers jours de juillet 1914, j'avais laissé un séminariste à la mince silhouette et au visage pâle. Je retrouvais, vingt mois après, un jeune prêtre de large carrure et de belle mine. Sur la manche de son dolman bleu brillent l'hélice d'or et les deux ailes de l'aviation, avec les galons de lieutenant. Son teint est vermeil : il vit dans l'air pur et prend des bains d'oxygène à trois mille mètres au-dessus de nos fumées et de nos microbes.

«C'est bien moi, répondit-il à mon interrogation étonnée. J'avais fait mon service militaire dans l'artillerie. Tout comme un autre j'étais devenu officier de réserve. J'ai commencé la campagne dans l'artillerie lourde. A ma première permission, j'ai été ordonné prêtre. Quand on a demandé des observateurs pour l'aviation, je me suis mis sur les rangs, et voilà plusieurs mois que je vole.»

J'amenai l'abbé aviateur à ma «popote», dont il fut ce jour-là le héros. Le médecin principal, le pasteur protestant, les jeunes majors ne se lassaient pas de le questionner, et il se prêtait de bonne grâce à notre curiosité. Il nous parla d'artillerie et d'aviation avec une compétence, un bel entrain, une confiance raisonnée qui nous réchauffaient le cœur.

En l'écoutant, j'admirais la puissance d'adaptation du caractère français, la souplesse merveilleuse de notre race. Voilà un jeune homme qui fait son droit, qui entre au grand séminaire. Pendant cinq années consécutives –interrompues seulement par le service militaire- il étudie la philosophie et la théologie, l'histoire ecclésiastique et l'exégèse. La guerre éclate, le voilà artilleur remarquable –je l'ai su par ses chefs- et bientôt aviateur habile.

Il garde cependant la simplicité sulpicienne et la plus charmante modestie. «Monter un avion ! Mais rien de plus simple, je vous assure ! C'est comme si vous preniez un taxi ! J'ai un pilote excellent, en attendant de pouvoir piloter moi-même. Le danger ? Oh ! les artilleurs boches tirent si mal ! Quant aux mitrailleuses, si on y est trop exposé, il reste à fuir comme un brave, pour revenir se mieux placer, un peu au-dessous, en arrière. Oui, c'est vrai, il fait un peu froid là-haut, mais nous sommes chaudement vêtus : combinaisons, fourrures. Nous pouvons braver le zeph !»

Suit une amusante énumération des termes spéciaux de l'argot des aviateurs. Le zeph, c'est le vent, le zéphyr. Un appareil s'appelle un coucou ou un zinc et celui qui brise son avion est dit «bouziller un zinc». Se mettre en pylône ou en chandelle, c'est monter ou descendre verticalement. Descendre se dit encore «piquer». Gaspiller ses munitions en un tir inutile, c'est «tirer dans le bled» ou «d'après la carte». Enfin, se battre contre un aviatik ou un fokker, c'est «s'expliquer avec un Boche». J'en passe et des meilleures.

Les anecdotes, comme vous pensez, ne manquent pas. On raconte les prouesses de Guynemer qui fut légèrement blessé dans notre région. Comme le commandant de l'escadrille lui reprochait de s'être attaqué témérairement à deux ennemis : «Mais, mon capitaine, répondit-il ingénument, je croyais avoir le temps de m'expliquer avec le premier avant l'arrivée du second.»

«Quelles sont, dit l'un de nous, vos relations avec les 'saucisses' ? et la question fit rire. - Détestable, répond l'aviateur. Leurs câbles ne se voient pas. On peut y accrocher son hélice. Aussi nous les fuyons...en montant plus haut.» Nous apprenons avec joie les progrès réalisés par l'aviation française : le nombre d'appareils décuplé depuis la guerre, la supériorité des Nieuport, la merveilleuse habileté de nos pilotes qui se jouent dans les airs comme de vrais oiseaux. Mais l'abbé insiste sur un point qui lui semble à bon droit important. Une légende s'est formée qui représente les aviateurs comme des fous, des cerveaux brûlés, des noceurs. Rien de plus faux. Et il nous fait un tableau charmant de la vie d'une escadrille. Franche gaieté sans doute, joyeuse bravoure, comme il convient à ces fils de France dont beaucoup n'ont pas plus de vingt ans. Mais aussi dignité de vie, bonne éducation, respect de soi-même et des autres. Le jeune prêtre, qui vit fraternellement avec ses vingt camarades pilotes ou observateurs, n'entend jamais un mot déplacé. On vient souvent entendre la messe ou lui demander de bénir les nouveaux «coucous». Plusieurs communient chaque dimanche. Quand un compagnon d'armes est *tombé* (l'expression est bien juste hélas !) l'abbé célèbre le Saint Sacrifice pour le repos de son âme et toute l'escadrille y assiste.

En reconduisant notre aimable hôte, je lui disais : «Vous rappelez-vous quand vous étiez séminariste d'Issy, les vols d'avions au-dessus du par cet du champ des Moulineaux ? Qui vous eût dit alors que vous seriez un de ces hardis chevaliers de l'azur ? Vous ne montez pas seulement à la « Montagne Sainte » dont nous parlons tous les matins aux prières de la Messe, mais vous vous élevez jusqu'au ciel ! Quel symbole pour votre vie sacerdotale !»

«Je n'ai garde de l'oublier, me répondit-il, et mon cher directeur de Saint Sulpice me le rappelle aussi. Il m'écrivait récemment : **«Notre père, M. Ollier, n'aurait pas manqué de vous conseiller, quand vous montez, de méditer sur l'Ascension, et quand vous descendez de réfléchir au Purgatoire.»**

Jean Limousin

Semaine religieuse du diocèse de Lyon 7 juillet 1916

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le **prêtre-aviateur** dont Jean Limousin (l'abbé Gabriel Ardant) nous parlait dans notre précédent numéro, est M. l'abbé MICHAUD, du diocèse de Lyon, dont le nom n'est pas encore porté dans notre Ordo, parce qu'il était déjà mobilisé à l'époque de son ordination sacerdotale, par le cardinal Sevin, et que, par conséquent, il n'a pas encore exercé de ministère dans notre diocèse. M. l'abbé Michaud vient d'être cité à l'ordre du jour de l'armée de Verdun.

Semaine religieuse du diocèse de Lyon 14 juillet 1916